

Les grandes étapes d'une vie brisée

Biographie d'Evelyne Axell

- 1935 Née Devaux le 16 août à Namur (Belgique). Ascendance française. Elle découvrira, dans son adolescence, qu'un frère de son père, « l'Oncle Jean », poursuivi par la justice belge pour bigamie, vit en Amérique du Sud. C'est l'artiste de la famille. Elève de Henry Van de Velde, il est sculpteur, il a fait des décors de films à Paris et il est devenu un grand connaisseur de la culture Maya. Lorsqu'ils entameront une correspondance, il sera l'inspirateur de ses rêves et de sa vocation. Le père d'Evelyne, brillant dans le commerce de l'argenterie, n'est pas du genre amateur d'art.
- 1937 A deux ans, elle est proclamée « Plus beau bébé de la Province de Namur ». La voilà déjà dans le piège qui lui coûtera la vie. La beauté est une arme à double tranchant ! Ses parents ont une jolie maison en bord de Meuse, à Wépion. Elle y déguste, à la fin de chaque printemps, les meilleures fraises du monde. Elle y prendra surtout un goût profond pour la nature.
- 1940 Les traditions bourgeoises exigent qu'elle reçoive une bonne éducation catholique. Elle entre donc à l'Ecole des Sœurs de Sainte-Marie. La guerre qui éclate n'a probablement pas affecté la vie de la petite fille. Elle n'était pas à Namur lorsque, dans un bombardement, ses parents perdirent leur magasin et leur appartement. La Royal Air Force voulait détruire la gare, importante pour la Wehrmacht. Mais ils lancèrent leurs bombes un peu trop loin.
- 1945 En plus des bombes, la guerre lui a apporté un petit frère insupportable, adulé par les parents. Elle est très heureuse de pouvoir se réfugier dans un pensionnat à Bruxelles : l'Institut des Dames de Marie. Les Dames s'intéressent fort à leur jolie pensionnaire, découvrent ses dons pour le dessin et la dégoûtent à tout jamais des règles désuètes de la morale chrétienne.
- 1950 Retour à Namur. « Humanités gréco-latines » au Lycée royal. Etudiante très sérieuse, passionnée d'histoire ancienne, elle est, par ailleurs, une danseuse de « be-bop » frénétique. Elle passe ses vacances d'été à Cannes. Son parrain, Robert Kaesen, directeur du merveilleux cinéma art-déco « Le Métropole » à Bruxelles, l'entraîne aux Festivals du Film. Dans les dîners fort amusants avec les vedettes de l'après-guerre, elle mesure, peu à peu, son pouvoir de séduction.
- 1953 Ses études au Lycée terminées, elle suit des cours de céramique à l'Ecole des Beaux-Arts de Namur. C'est là sans doute qu'elle acquiert une extraordinaire habileté manuelle. Mais elle se rend compte que l'Ecole ne lui donne pas les ouvertures esthétiques qu'elle attendait.
- 1954 Elle change de cap et entre au Conservatoire d'Art Dramatique de Bruxelles. Vivre avec Racine, Molière et un poète comme Baudelaire est bien plus gratifiant. Elle a de bons professeurs, réussit ses examens, passe des auditions. La voilà comédienne. Elle monte sur les planches des théâtres bruxellois et est distribuée dans des rôles de plus en plus importants.

- 1956 Cependant, ses parents ont décidé de lui assurer un bel avenir bourgeois. En janvier, grande cérémonie de fiançailles à Namur avec le futur propriétaire du salon de coiffure le plus réputé. Elle n'en continue pas moins à faire du théâtre. Et voilà qu'en décembre, c'est Jean Antoine qu'elle épouse : un réalisateur formé à Paris qui, depuis 1953, réalise des documentaires sur l'art pour la télévision belge. La veille du mariage, elle joue *La Mégère Apprivoisée*. Née Devaux, elle choisit d'être Evelyne Axell pour le théâtre et la télévision. Devenue peintre, elle supprimera son prénom. Dans les galeries d'art de ce temps-là, une femme était rarement prise au sérieux. Encore moins une jolie femme.
- 1957 Son mari qui s'émerveille de sa franchise et de son humour lui fait faire des interviews. Cela commence par *Jeunes artistes de Namur*, un film dans lequel elle découvre les peintres d'avant-garde de sa ville natale : Luc Perot, Jeanne Salentiny, Jean-Marie Van Espen. Elle adore les voyages et accompagne son réalisateur en Allemagne pour des stages télé à Hambourg, Lubeck et Berlin. Enfin, elle travaille, cette année-là, à sa première création importante : la mise au monde de son fils Philippe.
- 1958 Elle exerce un métier sans problème et qui lui laisse le temps de s'occuper de son enfant : speakerine à la télévision. Plusieurs jours par semaine, elle présente les émissions du soir. Bien coiffée, bien maquillée. On la reconnaît dans les restaurants, on lui demande des autographes. Inévitablement, elle devient célèbre. Mais pourquoi ? Elle n'énonce, sur ce petit écran, que des banalités.
- 1959 Agacée de n'être finalement qu'une marionnette souriante, elle refuse de renouveler son contrat. Elle fait encore quelques interviews. Puis décide d'aller s'installer à Paris dans l'atelier près de la Place de l'Etoile que lui prête l'actrice Nicole Berger. En toute humilité, elle fréquente à nouveau des cours d'art dramatique (Charles Dullin, Tania Balachova) pour affiner son métier. Elle entre dans la troupe de Julien Bertheau. Elle est Hermione dans *Andromaque* de son cher Racine. Bertheau lui promet la gloire ! Les vacances de l'année la conduisent à la découverte de l'Ile d'Elbe, de Florence et de San Geminiano.
- 1960 Début d'une très rapide et belle carrière de comédienne. Elle alterne, toujours à Paris, télévision et théâtre. Trois « dramatiques TV » jouées, en direct, dans les fameux studios des Buttes-Chaumont, aujourd'hui démolis : *Elena*, *La Terre est Ronde*, *Le Chemin des Ecoliers*. Côté théâtre : *Amphitryon* de Molière qu'elle joue au Château de Fontainebleau. Et surtout un spectacle dans lequel elle dit les plus beaux poèmes de la langue française : *Jardins Français*.
- 1961 Retour à Bruxelles pour y jouer *La Fausse Suivante* de Marivaux. Ce sera ses adieux au théâtre. Son mari tourne, avec elle, *Jardins Français*, *La Nouvelle Eurydice* et, en Italie, *Comacina*. Elle est la vedette du long-métrage d'André Cavens : *Il y a un train toutes les heures*. A 26 ans, elle joue, dans ce film, le rôle d'une femme de 40 ans – un âge qu'elle n'atteindra jamais. Le personnage mélancolique qu'elle incarne ne correspond en rien à sa joie de vivre et à sa sensualité.

- 1962 Elle prend des cours de grec moderne (facilités par sa connaissance du grec ancien). Elle pourrait être la vedette d'un film dont Marguerite Liberaki écrit le scénario : *La Chouette d'Athènes*.
En juin, la voilà installée, avec fils et mari, à Athènes. Malheureusement, les problèmes de production se compliquent et s'éternisent. Au bout d'un mois, fils et mari retournent à Bruxelles. Elle reste en Grèce un mois encore pour mettre en application les théories du Women's Lib (M.L.F. à Paris) qui vont changer non pas la vie familiale, à laquelle elle est très attachée, mais son idée de la femme dans une société en pleine mutation.
- 1963 Son mari tourne : *Le Crocodile en peluche* sur un sujet audacieux pour l'époque : les problèmes d'un couple mixte, un Noir et une Blanche. Elle a écrit le scénario du film, elle joue le rôle principal – les dialogues sont de Dominique Rolin.
Beau succès, Premier Prix au Festival du Film d'Alexandrie. Et pourtant, elle a décidé de mettre fin à ses activités trop en rapport avec la profession de son mari. Sa vraie personnalité va se développer ailleurs.
Elle a trouvé le lieu de son destin : une maison avec un grand atelier et un jardin, à Bruxelles, rue Tenbosch. Jusqu'alors elle n'a pas arrêté de dessiner, elle s'amuse à faire des collages. Mais elle veut aller plus loin. Elle demande à Magritte, ami de son mari, d'améliorer sa connaissance trop élémentaire de la peinture à l'huile et de lui dire franchement s'il estime qu'elle a un réel talent de peintre. Toujours sceptique sur le talent des autres, Magritte se donne toute une année d'observation et de critiques sur les petites toiles qu'elle lui soumet avant de lui dire : *Oui. Allez-y !*
- 1964 Jean Antoine est pris de passion pour le Pop Art et le Nouveau Réalisme. Il tourne trois documentaires : *Dieu est-il Pop ?* avec Jean Dyrpréau, *L'Aventure de l'Objet* avec Pierre Restany et *L'Ecole de New York*.
Il révèle au public européen des artistes peu connus : Jim Dine, Warhol, Lichtenstein, Marisol, Segal. A Londres, Axell assiste aux tournages chez Allen Jones, Peter Phillips, Pauline Boty, Patrick Caulfield, Joe Tilson.
Alors que la plupart des peintres belges restent marqués par l'abstraction, elle se lance dans une figuration Pop immédiatement jugée « de très mauvais goût » par les principaux galeristes.
- 1965 Pourtant, elle vend facilement ses premières œuvres à des collectionneurs belges qui, déjà, sont au courant de ce qui se passe à Londres et à New York. Mais aucune galerie privée n'a le courage de l'exposer. Elle se heurte à un schéma classique. Le directeur d'une galerie reçoit volontiers une jeune artiste mignonne, élégante et amusante mais il ne fait même pas mine de s'intéresser à son travail. Elle n'oubliera pas cette forme étrange de « machisme artistique ».
Elle travaille énormément, mais elle prend le temps de voyager. L'année précédente elle est allée à Prague, à Vienne, à Cracovie. Elle aime beaucoup la Pologne et retourne à Cracovie où elle a séduit l'excellent photographe Konrad Polesh.
Avec son mari, elle passe des vacances à Dubrovnik.
- 1966 On peut enfin voir quelques *Erotomobiles* qu'elle envoie au Prix de la Jeune Peinture. Elle obtient une mention. Première reconnaissance « officielle » de son talent.
Robert Giron, directeur du Palais des Beaux-Arts, qui vient de monter une exposition *Pop Art, Nouveau Réalisme, etc...* (etc signifie qu'il s'agit d'une mode passagère)

admire son sens des couleurs, mais veut la convaincre de passer à l'abstraction. Il ignore, le pauvre, que sa femme possède déjà deux tableaux d'Axell !

A Paris, où elle va souvent, Mike Sonnabend l'incite à faire partie de l'écurie de Castelli. De son côté, Pierre Restany, qui fréquente assidûment son atelier, tente de la convertir au Nouveau Réalisme. Mais elle se méfie des Ecoles. Hockney, Kitaj, Allen Jones, exposés alors à Bruxelles, sont des peintres à la fois professionnels et très individuels. Qu'ils soient épinglés Pop ou non leur importe peu. Elle veut agir de même.

Le 20 juin elle est à la Tate Gallery au vernissage de la rétrospective Marcel Duchamp avec lequel son mari commence un film. Duchamp semble flatté lorsqu'elle lui avoue son admiration pour ses peintures à l'huile. Man Ray, à ses côtés, fait la grimace. On lui présente Richard Hamilton qui ne s'est sans doute pas douté que cette jolie femme pouvait être autre chose qu'une jolie femme.

Le 19 octobre, son ami Marcel Broodthaers ouvre au public la maison qu'il est obligé de quitter et qui est déjà presque vide. Il en a fait un surprenant Musée sans œuvres ! Le conceptuel dont il va devenir un champion amuse Axell. Mais elle n'ira pas non plus dans cette voie-là.

Elle écrit à son Oncle d'Amérique : *S'entourer de beauté, voilà le secret du « savoir vivre »*.

1967 L'année s'ouvre avec une exposition Axell au prestigieux Palais des Beaux-Arts. Robert Giron s'est incliné. Il accueille les *Erotomobiles* – fort peu abstraits.

Cette première exposition est déjà une petite rétrospective : le travail de trois années. Magritte à qui elle avait montré son *Premier Autoportrait* mais qui n'a rien vu d'autre ensuite – car il ne visite jamais l'atelier d'un artiste – a, au même moment, une exposition à Paris. Il ne verra pas celle d'Axell. Il juge de son évolution d'après les quatre photos noir et violet, du petit catalogue et lui écrit : *Je la considère avec infiniment plus d'intérêt que les préoccupations habituelles des peintres soucieux de questions formelles.*

La lettre est datée du 1^{er} février. Magritte meurt le 15 août 1967. Il ne verra pas non plus la deuxième exposition d'Axell du 12 octobre, à la Galerie Contour, à Bruxelles.

Cette deuxième exposition est, techniquement, très différente de la première. Au début de l'année 67, Axell découvre les étranges possibilités des matières plastiques et, notamment, du « clartex » fabriqué dans une usine près de Bruxelles. Heureuse de ne plus travailler seule, elle s'y rendra presque tous les jours pour y faire insérer à chaud, dans le plastique, des découpages de toile. Elle peint ensuite à l'émail de voiture, une ou deux surfaces du plastique refroidi. L'usine fera faillite au bout d'un an, mais elle a eu le temps d'y réaliser sa *Grande Sortie dans l'espace*, inspirée par l'aventure des cosmonautes. Elle utilise les matériaux de son époque, sans changer son style.

Un peu comme Duchamp, Axell ne reviendra jamais à la peinture à l'huile.

1968 Jean Antoine s'est lancé dans une entreprise de longue haleine : 13 films sur la vie quotidienne en URSS. L'année précédente, elle lui a rendu visite à Moscou et à Leningrad. Elle a pu mesurer les pesanteurs du régime communiste. Pourtant, lorsqu'arrive Mai 68, elle est aux premières loges. Avec Marcel Broodthaers, elle « occupe » le Palais des Beaux-Arts et participe aux « Assemblées libres ». Un vent de révolution souffle... gentiment. Tout cela va se diluer dans un fou-rire général. Comme toujours, la vraie vie est ailleurs.

Mais elle a trouvé un sujet exaltant : *Le Joli Mois de mai*. Il lui faudra deux ans pour achever ce grand triptyque, sans doute son œuvre maîtresse.

On ne fabrique plus de clartex. Elle a adopté un plexiglas opalin qu'elle commande dans de grandes dimensions. La voilà seule à nouveau dans son atelier, armée d'une scie électrique, d'un aérographe, de larges pinceaux. Elle est obligée de peindre en aplat, sur le sol. Car, s'il coule trop loin, l'émail ne peut pas s'effacer.

Elle se lève généralement à cinq heures du matin, organise ses journées très strictement, s'occupe beaucoup de son fils – futur contestataire à tous crins dans l'air du temps.

Elle aime recevoir, être entourée d'amis. Cuisinière inventive, elle leur confectionne de délicieux repas.

Le mari-cinéaste, exilé en Sibérie, et puis en Inde et en Egypte, brille par son absence.

- 1969 Elle a mis au point une technique très personnelle, très particulière, mais loin d'être simple. Cependant, elle en maîtrise les difficultés et parvient à s'exprimer avec autant de force que d'élégance. Il n'est donc pas surprenant qu'elle soit, au début de cette année, lauréate du Prix de la Jeune Peinture Belge. Pour elle, c'est la victoire d'une femme sur les préjugés, parfois le mépris de certaines critiques et surtout des fonctionnaires de l'art souvent misogynes.

Au vernissage de son exposition à la Galerie Foncke de Gand, elle organise un « happening ». Une fille totalement nue mais coiffée d'un casque de cosmonaute cachant son visage est poussée par elle au milieu de la foule. Au son d'une musique langoureuse, Axell rhabille son modèle en commençant par les bas, la culotte, le soutien-gorge avec une sensualité qui met les spectateurs en extase. Le piquant de l'affaire, c'est que cette cosmonaute, épouse d'un collectionneur très connu, s'était promenée, bien habillée, au milieu de ses amis et connaissances, et qu'elle continuera à le faire, sans être reconnue, après l'apparition divinement aguichante. La soirée se terminera par un débat houleux, mené par Pierre Restany, sur le thème de : « La révolution sexuelle et l'art ».

Le 25 novembre à Paris, dans la petite Galerie Templon de la rue Bonaparte, Axell rend un hommage amusant à Pierre Restany dans une adorable exposition qu'elle intitule : *Pierre et les Opalines*. Un portrait de Pierre et des femmes de toutes nationalités, figées dans leur nudité opalescente.

Restany écrit dans un avertissement : *La belge Evelyne Axell rejoint la cohorte artistique du pouvoir féminin : la française Niki de Saint-Phalle et la japonaise Yayoi Kusama, la vénézuélienne Marisol...j'en passe. Ces femmes vivent leur révolution sexuelle en vraies femmes. Elles en tirent les conséquences directes et normales : l'initiative change de camp.*

- 1970 Elle participe à une exposition sur *Le Plastique et l'Art Contemporain* organisée pour la Foire Europlastique au Grand Palais de la Porte de Versailles à Paris. Est-ce en voyant des objets de plastique par centaines qu'elle eut l'idée d'une installation bizarrement prophétique ?

Elle élabore des plans très précis accompagnés de dessins suggestifs. Se rend à Milan pour les montrer à Guido Le Noci, le directeur de la Galerie Apollinaire qui les accepte sans sourciller. Voici ce qu'elle écrit en préambule :

*Projet pour un Musée Archéologique du XX^e siècle
Département : Age du Plastique*

*Résultat des fouilles entreprises dans le tumulus dit « d'AXELL » (Nord-Ouest du Continent Asiatique dans la région anciennement appelée « EUROPE »)
Pour échapper à toute fausse interprétation sur la civilisation de cette époque lointaine l'Intéressée s'est chargée elle-même de rassembler tous les objets précieux de cette salle. L'ensemble constitue ce qu'on appelait aux environs de 1970 un
« ENVIRONNEMENT »*

Axell ne trouvera pas le temps de réaliser son « environnement ». Mais une « installatrice » d'aujourd'hui pourrait le faire facilement d'après les indications dessinées. Au milieu de la salle, la *Vénus du Plastique*, une statue d'elle-même, nue comme il se doit, brandissant des échantillons de plastiques colorés. Dans une vitrine : la *Momie d'Axell*. Pouvait-elle songer qu'elle prendrait cette place deux ans plus tard ? (Son rêve, non réalisé, était de peindre elle-même son cercueil, comme pour les momies égyptiennes). Dans d'autres vitrines, des objets et des œuvres érotiques d'Axell en plexiglas.

En fait, elle travaille surtout à l'achèvement de son triptyque *Le Joli Mois de mai*. Le 4 septembre, il sera la pièce maîtresse d'une exposition à Cologne sur dix ans d'art belge (60-70).

- 1971 On lui demande de faire le portrait d'un chien. Elle ne peut pas refuser : le chien porte un nom de la mythologie grecque, Ménélas. Puis, elle invente des oiseaux qui savent où embrasser les femmes : des « oiseaux de paradis ». Viendra un perroquet, puis un singe à la main caressante. Ils font tous leur entrée le 28 janvier dans sa deuxième rétrospective au Palais des Beaux-Arts. Gérard Gassiot-Talabot écrit : *En fait la guerre des sexes se résout ici dans le paradis d'une simplicité du cœur et des sens, et ce n'est pas le moindre mérite de cette exposition que de nous laisser l'entrevoir un instant.*

En avril, elle passe quinze jours en Grèce avec son fils. A Delphes, elle s'efforce de lui transmettre les épisodes troublants d'une mythologie dont elle fut imprégnée dans sa jeunesse.

En juin, elle prend un mois de vacances en Roumanie avec son mari dans une campagne où le folklore est encore vivant et authentique, où les tziganes paraissent heureux.

Elle se met à étudier le chinois. Remplit des cahiers d'idéogrammes. Le maoïsme avec son imagerie enfantine et exotique la subjugue. Elle ne croira pas son mari qui, en octobre, tourne un reportage à Taiwan et lui raconte ce qu'il a appris sur les horreurs de la Révolution Culturelle. Elle voudrait oublier la méchanceté des hommes.

- 1972 Alors un homme costaud, naïf et gentil lui revient à la mémoire : Tarzan. Grâce au cinéma, les rêves de son enfance se passaient dans une jungle féerique où elle s'identifiait à Jane.

Il y a peu d'hommes dans ses tableaux. C'est finalement ce hurleur attendrissant qui appellera sans fin la femme retirée, seule, sur la plage de l'oubli. Elle nous laisse, sans l'avoir voulu, ce triste et beau message.

En y ajoutant un éléphant bleu presque grandeur nature, elle assemble ses animaux et son Tarzan à la galerie Contour en avril. Elle les entoure d'étranges paysages imaginaires. Elle semble être elle-même dans un autre univers. Le Pop-Art qu'elle est allé voir à New York ne l'intéresse plus. Elle veut être ailleurs. Loin de la politique et du commerce. Est-ce possible ?

Le 3 juin elle part en voiture avec son mari pour un long périple. D'abord Venise et la Biennale. Elle aime y retrouver ses amis italiens. Elle raffole des

rencontres inattendues. Pourtant un critique d'art flamand qu'on lui a présenté l'inquiète. Il surgit partout où elle passe, comme s'il passait son temps à l'épier. *Il est mal dans sa peau ce bonhomme*, remarque-t-elle, *il a un air visqueux*.

Il est vite oublié à l'étape suivante sur les plages de Yougoslavie où elle s'offre au soleil entièrement nue. A Vienne où elle se plonge dans la kermesse de Bruegel. Finalement à la Documenta de Kassel où le snobisme académique se prête moins aux réjouissances.

Rentrée le 1^{er} juillet à Bruxelles, elle est à Mexico le 1^{er} août. Son mari fait un film sur David Alfaro Siqueiros et le muralisme.

L'accueil de Siqueiros et de sa femme Angelica est fabuleux. Tout est excessif chez l'alerte vieux Maître, dans sa vie quotidienne comme dans ses œuvres. Lorsqu'il s'aperçoit que les peintures d'Axell, qu'il voit évidemment sur photos, sortent de leur cadre, il exulte. *Tu es une muraliste*, s'exclame-t-il. Et il l'entraîne au Palacio de Bellas Artes où on lui promet une exposition pour l'année suivante. Elle n'est pas prise au dépourvu. Elle a déjà repéré un atelier. Tout se fera sur place. La voilà au comble de la joie.

Le 18 août elle prend, seule, l'avion pour Guatemala-City. C'est l'accomplissement du rêve de toute une vie. Jean Devaux, l'oncle d'Amérique, et toute la famille sont à l'aéroport. Elle va vivre chez eux comme une enfant retrouvée après une longue absence. Sa tante dirige le Ballet National du Guatemala. Un de ses cousins est un danseur-étoile qui a épousé une danseuse-étoile. Ils sont passionnants et adorables. Beaucoup de projets s'élaborent. Axell choisit la petite maison sur le Pacifique où elle ira passer ses vacances. Elle découvre que les paysages bizarres qu'elle avait peints avant de partir étaient ceux du Guatemala.

Le 31 août, elle rentre à Bruxelles. Son mari part pour Moscou. Elle se remet au travail. Dessine des paysages et un visage guatemaltèques qui l'obsèdent.

Le samedi 9 septembre voilà que « le critique d'art visqueux » l'appelle et lui propose de la présenter à la directrice d'une galerie anversoise qui s'intéresse à son travail. Lui n'aime pas beaucoup ce qu'elle fait. Il a terminé un article sur une de ses expositions par : *'t is maar een grapje (Ce n'est qu'une plaisanterie)*. Peu importe. Elle ne supporte pas de rester sur une impression défavorable. Elle prend le train pour Anvers.

Comme par hasard, il a oublié que la galerie était fermée le samedi ! Elle accepte, malgré tout, qu'il la conduise en voiture à Bruges où elle voudrait voir trois œuvres à elle à la Foire d'Art Actuel. Vêtue d'un rutilant ensemble jaune, elle y rencontre beaucoup d'amis auxquels elle confie ses projets mexicains.

Après un dîner bien arrosé – mais pas pour elle qui avait eu une hépatite et ne buvait plus d'alcool – son critique prend l'autoroute de Bruxelles sous une pluie battante. Il conduit une voiture américaine qu'il venait d'acheter d'occasion et dont il ne maîtrise pas le changement de vitesse automatique.

A hauteur de Gand, il propose de bifurquer sur Anvers. Il est minuit. Elle a, fort probablement, dit non. Il freine stupidement – croyant, dira-t-il plus tard, qu'une voiture en face de lui faisait marche arrière ! – dérape et écrase son véhicule sur un poteau d'éclairage. Il n'avait pas mis sa ceinture de sécurité. Il se retrouve au bord de la route, sans une égratignure. Elle est dans le coma.

Axell est morte dans un hôpital voisin, le 10 septembre à une heure trente du matin.

Revenu d'urgence de Moscou, je l'ai vue le lendemain. Son visage, qu'elle avait protégé de ses mains était serein. Elle avait donc un « savoir-mourir » pour

conserver quelques instants encore la beauté du « savoir-vivre » dont elle parlait à l'Oncle d'Amérique.

Il y avait une jolie chaussure jaune sur l'amoncellement de ferrailles dans lequel ses rêves s'étaient évanouis.

Jean ANTOINE